

L'immobilité sédentaire et le nomadisme des mots : étude de deux romans de Malika Mokeddem

Nicole JAOUICH

À quelques kilomètres du littoral sud méditerranéen, étendu d'ouest en est, s'étale le désert saharien. Regs, plateaux, dunes de sables, ces paysages infinis se succèdent en un rugissement fauve. Plus impressionnants encore sont les êtres vivant dans ces contrées arides: les bédouins dont le nom emprunté à l'arabe *bada-win* signifie habitants du désert. Puisant à même leur patrimoine environnemental les éléments nécessaires à leur survie, ils ont instauré un mode de vie calqué sur l'âpreté des paysages qu'ils sillonnent. Nomades régis par les lois et les codes du désert, ils constituent une société fortement structurée fidèle à ses traditions et à sa culture. Épris d'espace et de liberté, ils se meuvent au rythme de l'amble du chameau tandis qu'au fond de leurs yeux, sur leur visage tatoué, scintille la lumière des sables¹.

Malika Mokeddem éprouve beaucoup d'estime et de tendresse pour ce peuple dont elle est issue. Petite-fille de Touaregs, née à Kénadsa en 1949, elle grandit au nord du Grand Erg occidental. Sa scolarisation l'amène à migrer vers la ville d'Oran, puis à franchir la mer pour la France où elle termine ses études de médecine et où, plus tard, elle choisit de s'installer. Elle mène une double carrière de néphrologue et d'écrivaine jusqu'en 1987 où elle abandonne la médecine pour se consacrer entièrement à l'écriture, publiant à ce jour cinq romans². L'Algérie, la liberté, le désert sont

¹Voir Pietro, Laureano, *Sahara. Jardin méconnu*, Paris, Larousse, 1991.

²*Les hommes qui marchent*, Le livre de poche 1997, [1990], (Prix : Littré, Premier Roman de Chambéry et Fondation Nourredine Aba) ; *Le siècle des sauterelles*, Le livre de poche, 1992

très présents dans son œuvre. Attachée à ses racines, elle y aborde le nomadisme avec nuance et profondeur. Ses héroïnes possèdent la fierté et la conviction de ses ancêtres. Dépositaires d'un passé qui se meurt et d'un présent tourné vers l'avenir, leur voix perpétue la mémoire.

Cette étude porte sur ses deux premiers romans : *Les hommes qui marchent* et *Le siècle des sauterelles*³. Ils ont pour toile de fond le désert saharien et recourent les étapes importantes de l'histoire algérienne : la colonisation, la guerre d'indépendance et l'après-guerre. *Les hommes qui marchent*, roman autobiographique situé entre les années 40 et 70, s'articule autour d'une famille de nomades entraînés par la colonisation à se sédentariser, tandis qu'à l'inverse *Le siècle des sauterelles* expose les déboires d'une famille de sédentaires devenus nomades suite aux effets pervers de la colonisation.

Le passage d'un mode de vie à l'autre soulève l'ambiguïté d'une double appartenance et révèle le *no man's land* que la trans-humance fait vivre. Les deux romans sont traversés par la recherche d'un espace intérieur qui, à l'instar du désert, absorbe les différences et concilie les contraires. Comment, en effet, être à la fois habité par la ville et le désert, être sédentaire et nomade, parler une langue et en écrire une autre, s'ouvrir à l'étranger et rester fidèle aux siens ? Raconter ou écrire ? Ce motif incessant interroge le texte, le taraude, marque de nouvelles traces. Le regard, constamment sollicité, déterre l'image, la reconstruit, restaure le souvenir. L'écrit, en un geste libérateur, dessine et restitue la parole, cette mémoire vivante. On accède alors à une nouvelle forme de nomadisme.

(Prix Afrique / Méditerranée / Maghreb) ; *L'interdite*, Grasset, 1993 (Prix Méditerranée des jeunes. Mention spéciale Jury Femina) ; *Des rêves et des assassins*, Grasset, 1995 ; *La nuit de la lézarde*, Grasset, 1998.

³ Pour désigner ces deux ouvrages, j'utiliserai dorénavant les abréviations (*HM*, folio) et (*SS*, folio).

L'immobilité sédentaire

Il est indéniable qu'un des phénomènes marquant de la colonisation a été la déstructuration de la société nord-africaine et plus particulièrement celle des tribus nomades. L'anthropologue Caratini a étudié l'histoire des Réguibat afin d'établir un modèle théorique pour l'Ouest saharien. Elle affirme que la colonisation et les lois françaises ont concouru au démantèlement des groupes nomades. En examinant la notion de territoire, ce «lien privilégié entre la société, son espace et son temps»⁴, elle explique comment la *Qabila* (la tribu) se formait à travers une lutte pour le contrôle territorial et se constituait au fur et à mesure que le territoire s'élargissait. On comprend dès lors l'impact auquel se heurtèrent les tribus nomades lorsque furent établies des frontières, bloquant le processus d'expansion territoriale et coupant les parcours traditionnels. Les habitants du désert luttèrent farouchement contre cette mainmise étrangère et s'y opposèrent de toutes leurs forces. L'irréductible Cheikh Ma El Aïnine est une des figures marquantes de cette résistance. Initiateur d'un soulèvement important contre l'invasion française, il rencontra la défaite en 1910 face aux troupes du général Moinier. Mentionnons à cet égard le magnifique récit de Le Clézio, *Désert*⁵, dans lequel est narrée l'épopée de ce héros Réguibat.

Par ailleurs, au contact du progrès, certains modes de vie se transforment considérablement. Que l'on pense aux peuples du Grand Nord canadien troquant leurs traîneaux de chiens pour des motoneiges ou aux Aborigènes d'Australie perdant, au contact des Blancs, leur connaissance du désert et se révélant aujourd'hui impuissants à y survivre. Le chameau n'a-t-il pas, à son tour, été remplacé par la jeep et les pistes, par la route ? Dresch s'inquiète de l'avenir du bédouin:

Le monde contemporain n'a plus que faire du bédouin. (...) Il apparaît inévitable que, dans un proche avenir, la «civilisation bédouine» disparaisse des déserts désertifiés. La vie

⁴ Sophie Caratini, *Les Rgaybât. (1610-1934). Tome 1. Des chameliers à la conquête d'un territoire*, Paris, L'Harmattan, 1989, p. 30.

⁵ J.M.G. Le Clézio, *Désert*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», n° 1670, 1980.

bédouine est contraire aux normes de ce qu'on appelle le développement.⁶

Mokeddem souligne cette crainte de façon très subtile. Le flou entourant l'apparition des hommes bleus mystifie le lecteur. «Un halo de poussière à l'horizon... comme un songe visite le sommeil. Les hommes bleus revenaient. (...) Elle avait tant attendu tant espéré ces fantômes ...» (HM, 236). L'aspect spectral de ce retour sème le doute. Relève-t-il de la réalité ou de l'imaginaire ? Appartient-il au propre du récit ou n'est-il que la projection des rêves de Zohra, une illustration de ses contes? Celle-ci, «prise par l'urgence de dire ce monde en voie de disparition, (...) redonnait aux bédouins des départs et des haltes» (HM, 11).

La principale force du bédouin réside dans la mouvance qui lui procure vie et liberté. Profondément attachée au mode de vie nomade, Zohra ne se résigne pas à celui des sédentaires. «Ce qui lui importait, c'était sa vie nomade, ce qui la chagrinait c'est qu'elle y avait été arrachée» (HM, 11). Elle oppose au nomadisme ce qu'elle nomme *l'immobilité sédentaire* qu'elle considère comme un fléau.

La plus grande des épidémies s'était abattue sur les nomades. Une épidémie paralysante. Celle qui mange la liberté, qui rétrécit l'horizon à des murs fermés sur eux-mêmes comme une tombe. Celle qui met du noir devant les yeux et dans la tête : l'immobilité sédentaire. (HM, 31)

Les deux romans que nous avons choisi d'étudier nous introduisent d'emblée au monde nomade. À travers les yeux du narrateur, nous observons dans *Les hommes qui marchent* Zohra avec son chèche de bédouine, ses bracelets, ses *kholkholes*, ses cheveux rouges de henné et ses tatouages vert sombre; dans *Le siècle des sauterelles*, nous scrutons l'horizon avec Nedjma. Cette lecture comporte un effet grisant sur notre imaginaire, mais très vite le récit bascule et nous stupéfait par sa violence. Nous assistons au viol de

⁶ Jean Dresch, «Fin du nomadisme pastoral ?», *Traverses*, n° 19, (« Le désert »), 1980, p. 124.

Saadia (*HM*), fillette à peine nubile, partie chercher de l'eau dans l'*oued*, attaquée et déshonorée par un homme de l'âge de son père. Ce geste infâme rend tout retour chez les siens impossible. «Non, ils me tueraient. Quoi que je dise, quoi que je fasse, tout sera de ma faute» (*HM*, 51). Face à cette forme de justice qui condamne l'innocent, la fuite représente la seule issue : «Oui, fuir tout cela. Me fuir moi-même et aller au-devant de tout. Vers le néant» (*HM*, 46). Un même désarroi nous saisit lorsque Nedjma, la mère de Yasmine (*SS*), se fait elle aussi violer. Répondant à la règle de l'hospitalité dans le désert, elle sert le thé à deux individus louches qui sauvagement la violent et l'étranglent sous le regard de sa fille, cachée en arrière d'un rocher. Sous l'emprise du choc causé par cette scène horrible, exposée à la mort qu'elle ne comprend pas, l'enfant perd l'usage de la parole.

On pourrait voir dans ces actes la métaphore de la violation de l'espace algérien par la colonisation ainsi que le mouvement de pénétration qui a entraîné la sédentarisation des nomades et leur éradication, à plus ou moins long terme. Mais force est de constater que loin d'être perpétrés par des *roumis*, ces viols le sont par des hommes de la communauté. Mokeddem annonce ainsi le danger auquel sont exposées les femmes algériennes : celui du despotisme masculin et de sa sexualité agressive. Celles-ci, traquées de l'intérieur, assujetties à des traditions figées, ont à lutter contre l'obscurantisme et doivent absolument s'échapper de «l'impasse des fatalités féminines» (*HM*, 267). L'immobilité des idées équivaut à l'immobilité sédentaire et ne peut que représenter la mort. C'est pourquoi les héroïnes de Mokeddem sont, pour la plupart, des femmes séditieuses qui refusent de se plier aux règles et qui transgressent les lois. Comme les nomades, elles ont «l'intelligence des premiers humains qui comprirent que la survie était dans le déplacement. Celle des rebelles de toujours qui jamais n'adhèrent à un système établi. (...) leur marche est une certaine conception de la liberté» (*HM*, 25).

Le nomadisme des mots

Les yeux fixés à l'horizon, Zohra la conteuse franchit les limites du temps et entre dans une zone d'intemporalité. «Ne me demandez plus mon âge. J'ai à présent celui de mes contes» (*HM*, 11). Invitant son auditoire à s'asseoir, à se mettre à l'aise et à prendre le thé, elle crée l'espace nécessaire au déploiement du conte. À partir de ce moment, les mots, tels une caravane, se mettent en branle dans sa tête. «Pris dans une tourmente d'images», «habités par un terrible vent de sable, ils tourbillonnent» et «cinglent la mémoire» (*HM*, 11). À la fois êtres et objets, ils sont «un vertige», «une danse», «un trille», ils deviennent «âcres», «ranches», «violents», joyeux ou tristes. En les anthropomorphisant ainsi, Zohra entraîne le lecteur dans leur dynamisme. Sa parole le subjugue et l'emporte sur les pistes oubliées. Comme le souligne Yolande Helm, «dans le nomadisme comme dans la parole, on retrouve la même composante de la mouvance et de la continuité»⁷.

Parmi les nombreux contes de Zohra, il en est un qu'elle affectionne particulièrement. C'est l'histoire du frère de son beau-père, l'oncle de son mari⁸, Djelloul Ajalli surnommé Bouhaloufa, «l'homme au cochon». Ce personnage légendaire hautement coloré avait enfant entrevu l'écrit lorsqu'un *taleb* (maître d'école), en route vers la Mauritanie, s'était joint à la caravane et lui lisait, à chaque halte, les *Mille et Une Nuits*. Djelloul, fasciné par ces signes qu'il ne connaissait pas, ne rêvait alors que d'une chose : apprendre à lire et à écrire. Ici s'amorce un débat que l'on retrouve également dans *Le Siècle des Sauterelles* : y a-t-il dichotomie entre oralité et écriture ? L'écriture est-elle nécessité ou extravagance ?

Poursuivant le récit de Bouhaloufa, Zohra nous signale que «depuis des siècles, personne dans le clan n'avait eu recours à l'écriture» (*HM*, 16). Car, ajoute-t-elle, «notre histoire ne se couche

⁷ Yolande Helm, «Malika Mokeddem : oralité, nomadisme, écriture et transgression», *Présence Francophone*, n° 53, 1999, p. 60.

⁸ Dans les sociétés arabes, on accorde une grande importance à la nature des filiations et des relations, d'où la nécessité de ces spécifications.

pas entre l'encre et le papier. Elle fouille sans cesse nos mémoires et habite nos voix» (*HM*, 16). En effet, les nomades conçoivent difficilement le recours à l'écriture. Certes, ils possèdent le Coran, ce texte sacré dont ils connaissent par cœur les versets indispensables à la prière; encore faudrait-il spécifier qu'il s'agit, à l'origine, d'un texte oral, non écrit. D'ailleurs, le mot arabe *Qur'an* (Coran), dérivé du verbe *q'r'*, signifie récitation⁹. Lorsque la famille de Bouhaloufa accède enfin à sa requête, il est envoyé à la ville car l'écriture reste l'apanage des gens des *ksours*. Apprenant à lire et à écrire, il commet cependant le crime de s'adonner à la jouissance et de se passionner pour la poésie antéislamique. Ce qui lui vaut la réprobation des siens et le retour au bercail. Pourtant Zohra n'hésitera pas à suivre ses traces et inscrira Khellil, son plus jeune fils, à l'école. Plus tard, ce dernier soutiendra Leïla dans son désir de poursuivre ses études. Celle-ci, dès la première journée d'école connaît le plaisir d'écrire, vibre au contact de la plume sur le papier.

S'asseoir sur un banc (...) et prendre une plume. La plonger au centre de la collerette blanche, la tremper dans l'encre violette et reproduire ce que la belle institutrice venait de dessiner sur le tableau noir, un A. Ce premier crissement de la plume sur le papier, jamais elle ne l'oubliera (*HM*, 85).

En découvrant l'univers des livres, Leïla réalise les aléas de sa condition féminine. Les livres l'éclairent sur la liberté et lui apportent ce qui lui est défendu. Ils l'arrachent à un «destin moyenâgeux» (*HM*, 267). Ils deviennent le symbole de sa résistance et

⁹ Voilà ce que dit à ce sujet D. Masson, traducteur du *Coran 1*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», n° 1233, 1967 : «On pense, en général, que Muhammad ne savait pas écrire et qu'il se contentait de répéter les paroles entendues lorsque la Révélation «descendait» sur lui. Peu à peu les premiers croyants recueillirent de sa bouche les versets révélés ; ils les apprirent par cœur afin de s'en pénétrer et de pouvoir les transmettre autour d'eux. Puis certains fidèles confièrent à l'écriture ces éléments fragmentaires dont l'ensemble formera plus tard le Livre sacré. On distingue donc, schématiquement, trois étapes qui préparent la rédaction définitive : I. La récitation de mémoire; II. La fixation par écrit des textes, sur des matériaux de fortune : omoplates de chameaux, morceaux de cuir, etc.; III. La réunion, en un recueil, au temps du calife 'Uthman, des éléments épars» (p. XL). Les premiers textes écrits datent donc du VII^{ème} siècle, vers l'an 30 de l'hégire. Cependant aucun de ces manuscrits n'a été conservé, les plus anciens remontent au VIII^{ème} ou IX^{ème} siècle.

de sa rébellion. Elle se révolte, refusant «d'exister grâce à son ventre» (*HM*, 116), d'être comme sa mère une «usine d'enfant» (*HM*, 116). Ceci n'est pas sans creuser un écart entre elle et sa famille. Il en résulte un sentiment de profonde solitude.

Vers qui se tourner quand les parents deviennent, sinon les premiers ennemis, du moins ceux qui peuvent, à bon droit, mettre en péril l'avenir d'une fille ? Les livres étaient les seuls intimes dans cette vie divergente, les seuls compagnons de cet éloignement, de cet exil «mental» (...) (*HM*, 269).

Il convient de faire une parenthèse sur le thème de l'exil qui apparaît en filigrane dans les deux romans. Outre cet exil «mental» que vit tout individu dont la scolarité dépasse considérablement celle de ses parents, Mokeddem nous met en présence des multiples formes de l'exil. Relevons, entre autres, l'exil volontaire, celui qu'ont choisi Saadia, Bouhaloufa et Leïla appelés par les circonstances à rompre avec leur milieu. Aussi déchirant soit-il, cet exil est marqué par une affirmation de la singularité et une revendication de la liberté¹⁰. Plus tragique et douloureux est l'exil que vivent Zohra et Mahmoud, résultant d'une expulsion. Subi plutôt que choisi, cette forme d'exil engendre souvent la mélancolie et s'alimente du rêve et de l'espoir de retrouver un jour la terre perdue. Il arrive cependant que le sujet, cherchant un exutoire à sa peine, trouve dans la parole une façon de rêver et de s'évader. Zohra le dit : «Maintenant, il ne me reste que le nomadisme des mots. Comme tout exilé» (*HM*, 11).

Revenons à Leïla tournée elle aussi vers un nomadisme des mots qui diffère légèrement de celui de sa grand-mère. Choissant les mots des autres, elle foule de nouveaux territoires : ceux de l'autonomie et de la liberté intellectuelles. Ceci accentue cependant le sentiment d'exil et d'isolement parmi les siens auquel s'ajoute la

¹⁰ Voir à ce sujet l'article de Yolande Helm, « Ils m'ont scindé : au pays de l'intégrisme », 1989 *En Algérie. Rupture tragique ou rupture féconde*, Toronto, Les Éditions La Source, 1999, p. 173-185.

crainte d'être enfermée dans des mentalités attardées et de devenir captive de traditions archaïques. Parfois le désespoir l'envahit et la dune sur laquelle elle aime se réfugier ne lui procure aucun réconfort. Au contraire, le désert avec «son ciel torve et ses nulles parts» (*HM*, 274) semble participer de la sensation d'étouffement. «Elle avait si peur de ne pouvoir jamais lui échapper qu'elle le haïssait, ce désert tyran». (*HM*, 274). Elle préfère mourir plutôt que succomber aux pressions sociales. Elle menace de «partir (...) droit dans le désert, droit dans la mort» (*HM*, 276). Zohra, sensible aux états d'âme de sa petite fille, s'inquiète et lui demande :

- Que te raconte-t-il de si beau le mutisme de ces papiers pour te tenir ainsi loin de nous, kebdî
- Ils disent la vie et le monde, hanna. Les au-delà des ergs et des océans. (...) Toi, tu dis (...) que tu n'as plus que tes mots et tes contes pour continuer à respirer, à faire revivre ton univers nomade et à ne pas te laisser mourir. Pour moi, la mort est dans l'immobilité des esprits. Et pour que mes pensées puissent continuer à avancer, j'ai besoin des mots des autres, de leurs livres. (*HM*, 277)

Comme les étoiles dans le ciel, les mots des autres lui indiquent le chemin à parcourir. Ils lui révèlent le monde et forgent le moteur de son émancipation.

Oralité et écriture

C'est à l'intérieur de la relation qui unit Zohra la conteuse à sa petite-fille Leïla que s'inscrit la dialectique entre oralité et écriture. Du vivant de l'aïeule, l'une célébrera la parole, «cette mémoire vivante», et l'autre, «le silence des livres», «l'envoûtement de l'écrit» (*HM*, 277). Zohra, en grand-mère bienveillante, ne cessera de l'entourer de ses conseils et de sa sollicitude, l'exhortant à demeurer fidèle à ses origines. «Je voudrais que tu n'oublies jamais d'où tu viens, ni qui tu es (...)» (*HM*, 277). Faisant preuve de lucidité, elle reconnaît la supériorité des livres qu'elle associe aux forces du colonialisme mais leur oppose les contes, le rêve, la mémoire de toutes les générations de nomades qui l'ont précédée.

(...) je sais qu'eux (les livres) aussi disent des contes, alors j'en éprouve du respect. Mais vois-tu, ils me livrent un combat déloyal. Je suis seule, ils sont si nombreux et possèdent de surcroît le pouvoir du silence. C'est cela la force de la colonisation : des moyens colossaux face aux faibles ressources de l'incompétence¹¹. C'est cela la suprématie de l'écriture sur la parole. L'une a la voix et la force éphémère de la vie. L'autre la pérennité et l'indifférence de l'éternité. (...) Nombre de mes contes sont le fruit de mes songes. Mais mes rêves parlent aux autres. Ils les entraînent avec eux, le temps d'un partage, d'un travail de mémoire (*HM*, 278).

Il est important de souligner le rôle conféré par Mokeddem à Zohra, «la dernière nomade». Sa parole, en plus d'être un plaidoyer pour la mémoire, fait acte de transmission. À sa mort, Leïla saisira la valeur de cet héritage : «(...) bien plus que des louis d'or, un peu de sa mémoire de nomade en exil chez les sédentaires» (*HM*, 301). Mesurant l'ampleur de la perte, elle réalise qu'elle lui doit sa sensibilité aux mots. Que c'est elle, «qui avait initié son imagination, lui avait appris à s'inventer des mondes pour couvrir la peur des étendues du désert » (*HM*, 301).

Des années plus tard, malgré ses diplômes, en dépit de l'exil, elle entend toujours «la voix rocailleuse de sa grand-mère (martelant) sa mémoire» (*HM*, 320). Cette voix sur laquelle s'achève le roman lui répète: «Raconte-moi. Raconte-moi kebdi et marche» (*HM*, 321). Comme une longue incantation, cet impératif revient dix-sept fois dans la même page et provoque le passage de l'oralité à l'écrit, permettant ainsi à la mémoire de se libérer et de se déployer.

Raconter ? Raconter... Mais par où commencer ? Il y avait tant à dire ! Elle [Leïla] n'eut pas à chercher longtemps. Sa plume se mit à écrire comme sous la dictée de l'aïeule qui revivait en elle. Un souffle puissant dénoua ses entrailles et libéra enfin sa mémoire (*HM*, 321).

¹¹ Je suppose que Malika Mokeddem se réfère au discours colonialiste et que «l'incompétence» dont il est question relève davantage d'un manque de savoir-faire par rapport au mode de vie sédentaire auquel doivent s'adapter les nomades.

Si Leïla, exilée, retrouve la parole à travers l'écriture, il en est autrement pour Yasmine, l'enfant nomade du *Siècle des Sauterelles*, dont l'écriture relève d'une impossibilité de la parole, d'une absence de voix. Ici, la nécessité du signe écrit vient de la perte encourue. En effet, l'écrit transmis par le père remplace la parole qui lui fait défaut.

Ce deuxième roman dont l'écriture est marquée par le travail du deuil se construit autour de la narration et de la remémoration d'événements où la mort est très présente. Les deuils successifs que vivent les personnages ravivent sans cesse l'acuité de la perte. Nedjma, la mère de Yasmine, meurt alors que son époux Mahmoud¹² récupère, dans les anciennes terres de sa famille, la dépouille de sa grand-mère afin de l'inhumer auprès des siens à Labiod-Sid-Cheikh et répondre ainsi au vœu de son défunt père. Cet épisode hallucinant soulève à nouveau la dialectique entre oralité et écriture.

- «Partir, partir !»

La besace était là, tout près. Tout près, la main de l'aïeule aussi. Immobilité crayeuse dans la gangue du sol. Mahmoud la tira. La main s'éparpilla en phalanges désunies et esquilles.

«Fragments d'une mémoire brisée.» (SS, 46)

¹² Le choix de ce prénom ainsi que celui de Yasmine n'est pas aléatoire. Mokeddem confirme sa filiation avec Isabelle Eberhardt. Rappelons que cette dernière, déguisée en étudiant tunisien, se faisait appeler Si Mahmoud et que par ailleurs, une de ses nouvelles s'intitule Yasmina. Le texte souligne à plusieurs reprises cette influence : «Cependant, il est une histoire où les faits semblent avoir la même importance que le rythme de la narration, c'est celle de la *roumia* Isabelle Eberhardt. (...) à l'évocation de ce nom, un doux songe de filiation englobe sa raison. Un songe où une femme marche et écrit. Une *roumia* habillée en bédouin et nimbée de toutes les étrangetés. Alors déguisée en garçon et mue par une singulière envie d'identification, Yasmine marche sur ses traces dans la même contrée et dans l'écrit» (SS, 157).

«(...) El-Sayyed Mahmoud... » Qu'Isabelle Eberhardt ait choisi ce prénom, Mahmoud, (...) a toujours comblé d'aise Yasmine. Elle y voit un autre lien entre elles, une sorte de prédestination» (SS, 181).

Le lien entre la main de l'aïeule et le geste d'écrire suscite l'interrogation. L'écriture appartient-elle à l'immobilité des sédentaires, à l'immobilité de la mort ? Ne risque-t-elle pas de briser la mémoire, de la figer dans la mort ?

Mokeddem ne peut entreprendre une démarche d'écriture sans que s'élève en elle la voix de ses ancêtres. Même si leur point de vue diffère du sien, elle les écoute attentivement et permet à leur voix de juxter la sienne. Nombreux sont les passages sillonnant le texte où ils interviennent. Citons celui où Yasmine, confiée par son père à Khadidja (une nomade de la tribu des Hamani qui n'est pas sans rappeler Zohra), réclame du papier.

- Avant de partir son père l'a chargée d'écrire l'histoire tourmentée de sa famille.

- Écrire l'histoire ! Et... par une fille !

C'est bien la première fois qu'ils entendent pareille ineptie. Qu'a-t-on besoin de l'écriture, du linceul du papier pour transmettre des faits ? Au royaume de l'oralité et du nomadisme, les seuls vestiges humains sont les tombes, encore qu'elles ne durent guère longtemps. Les sables ne gardent mémoire que des vents. Les sables sont écrits d'éternité. La parole, elle, est une mémoire vivante. Elle tisse les chaînons brûlants des regards, au fil des générations. (SS, 225)

Il ne s'agit nullement pour Mokeddem de renier ses origines mais au contraire de les célébrer. D'ériger, par l'écriture, une sorte de *qobba* (monument) qui se découperait dans le ciel et qui constituerait un lieu de pèlerinage. «Un lieu de prière, de rencontre et de fête» (SS, 168). Un lieu de retour et de mémoire, où celle-ci serait vivifiée. Car la «vraie tombe est la mémoire des vivants, nous sommes véritablement morts lorsqu'ils nous ont oubliés»¹³.

Yasmine, l'enfant dont la parole a été ensevelie depuis la mort de sa mère, erre dans l'oubli. Seuls, parfois, quelques tertres de forme allongée, évoquent quelque chose en elle : «Elle ne sait trop quoi. Quelque chose qui éveille toujours des tressaillements d'appréhension dans sa mémoire et qu'elle se hâte d'oublier» (SS,

¹³ Jean-Yves & Marc Tadié, *Le sens de la mémoire*, Paris, Gallimard, p. 332.

158). Le voile se déchire lorsqu'elle reconnaît le meurtrier de sa mère et l'identifie en le pointant du doigt. Jaillit alors, du plus profond d'elle-même, un hurlement strident suivi d'une longue plainte expulsant la douleur : «oummi, oummi» (maman, maman) (SS, 187). Même retrouvée, elle n'use pas de la parole mais lui préfère le papier. Les mots parlés la blessent et l'épouvantent. «Ils sont lugubres et violents» (SS, 190). Ce n'est qu'à la nouvelle de la mort de son père que, lançant un cri de désespoir, elle recouvre définitivement la parole. Elle s'en retourne vers le désert, «vers la *Barga*, la dune» (SS, 278).

On dit qu'à son sommet, le regard grisé par l'intemporelle lumière, rivé sur l'aveuglant sommeil des infinis, les plaintes de Mahmoud, elle a chanté. On dit que sa voix a sacré cette dune magistrale, tremplin aux quêtes sidérales des songes, royal tombeau pour Mahmoud le poète du temps et du rêve. (SS, 278)

Tel un mirage, la trace de Yasmine s'évanouit dans le désert. Sa disparition énigmatique est à l'image du *royaume de l'oralité* où rêve et réalité se confondent. Elle appartient désormais aux légendes. Cette sorte d'absorption lente par le désert redonne place à l'oralité. Elle se traduit par la répétition obsessionnelle, à l'intérieur des trois dernières pages du roman, de l'expression «on dit» (quinze fois) appuyée par les expressions «on prétend», «on chuchote» «on murmure» constituant ainsi une longue litanie permettant de garder vivante la mémoire.

Mokeddem, loin d'opposer oralité et écriture, exécute, au contraire, un lacis étroit entre les deux. Tout comme Bouhaloufa, Leïla et Mahmoud, Mokeddem se situe entre la sédentarité et le nomadisme : «entre l'oralité, la convivialité des contes et l'envoûtement solitaire de l'écrit ; entre fuite et révolte, à la jonction des complémentarités, au point de rupture des contraires...» (SS, 59). De cette position, sous l'effet de cette tension créatrice, elle entame un dialogue entre parole et écriture donnant naissance à une forme nouvelle : une parole-écriture qui devient mémoire vi-

vante, «regard dans la lumière», «ce regard hanté par les mémoires des nomades et qui semble veiller sur le désert» (*HM*, 66).

Bibliographie

- CARATINI, Sophie, *Les Rgaybât. (1610-1934). Tome 1. Des chameliers à la conquête d'un territoire*, Paris, L'Harmattan, 1989.
- DRESCH, Jean, «Fin du nomadisme pastoral ?», *Traverses*, n° 19, (« Le désert »), juin 1980, p. 120-125.
- HELM, Yolande, «Malika Mokeddem : oralité, nomadisme, écriture et transgression», *Présence Francophone*, n° 53, 1999, p. 59-72.
- _____, «Ils m'ont scindé ; au pays de l'intégrisme», *1989 En Algérie. Rupture tragique ou rupture féconde*, Toronto, Les Éditions La Source, 1999, p. 173-185.
- LAUREANO, Pietro, *Sahara. Jardin méconnu*, Paris, Larousse, 1991.
- LE CLEZIO, J.M.G., *Désert*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», n° 1670, 1980.
- Le Coran 1*, trad. D. Masson, Paris, Gallimard, coll. «Folio», n° 1233, 1967.
- Mokeddem, Malika, *Le siècle des sauterelles*, Paris, Le livre de poche, n° 14045, 1992.
- _____, *Les hommes qui marchent*, Paris, Grasset, «Livre de poche», n° 14673, 1997, [1990].
- TADIE, Jean-Yves & Marc, *Le sens de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1999.